 Temps de lecture : 7 min.

Salésien philippin, don Ding raconte sa vocation missionnaire et la vie de la mission salésienne dans la province salésienne d'Argentine Sud, entre écoles, paroisses et quartiers pauvres. Des Philippines aux quartiers périphériques de Buenos Aires

Depuis 1875, année où la première expédition envoyée par Don Bosco est arrivée à Buenos Aires, l'Argentine n'a jamais cessé d'accueillir des missionnaires salésiens. Au début, ils étaient italiens ; puis les vocations locales se sont multipliées, mais aujourd'hui encore, certains quittent leur pays pour servir les jeunes d'Argentine. C'est le cas de don Jose Armando Cortez, que tout le monde appelle « Ding », un salésien philippin que nous avions rencontré il y a quelques années, au début de son expérience missionnaire. Aujourd'hui, il revient sur sa vocation, les trois affectations qui lui ont fait découvrir différents visages de la mission et les défis qui attendent les salésiens en Argentine.

L'appel découvert à l'oratoire

Je suis don Jose Armando Cortez, mais tout le monde m'appelle Ding. Je viens des Philippines et je suis missionnaire en Argentine : je suis actuellement à l'œuvre Don Bosco Itatí, dans la province salésienne d'Argentine Sud, dont le siège se trouve à Buenos Aires.

J'ai découvert ma vocation au cours des années passées à l'oratoire Don Bosco, aux Philippines. J'ai grandi entouré de nombreux salésiens qui, chaque samedi et chaque dimanche, travaillaient, jouaient et priaient avec nous, les jeunes. J'ai entendu cet « appel » en 1988, pendant les célébrations du centenaire de la mort de Don Bosco. Accompagné par le directeur de l'oratoire, don John Cabrido, que j'admire beaucoup, et par l'assistant de l'époque, Manuel Domingo, aujourd'hui prêtre, j'ai décidé d'essayer d'entrer au séminaire. La suite appartient à l'histoire.

Ce qui m'a le plus attiré, c'est la présence constante des salésiens et leur engagement à aider mes camarades et moi à grandir et à mûrir en tant que

personnes. À l’oratoire, nous étions toujours occupés et heureux : nous nous sentions en famille. C’est ce qui m’a poussé à répondre à l’appel et à suivre l’exemple des salésiens de Don Bosco.

Les larmes en Papouasie-Nouvelle-Guinée

J’ai commencé à réfléchir sérieusement à la vocation missionnaire lorsque j’ai assisté, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, à l’ordination épiscopale de Mgr Peter Baquero, salésien. Je venais d’être nommé délégué provincial pour l’animation missionnaire et, à ce titre, je représentais le provincial. Je ne sais pas ce qui s’est passé, mais quand les gens se sont mis à chanter en *tok pisin* (une langue pidgin), une langue que je ne comprenais pas, les larmes me sont montées aux yeux et ont coulé pendant toute la célébration. C’était comme si Dieu me disait : « Je suis là, je suis là. »

J’ai longuement prié, parlé avec mon directeur spirituel et demandé conseil à des confrères et à des amis. Le discernement a duré quatre ans ; à la fin, j’ai écrit au Recteur Majeur et, par la grâce de Dieu, ma demande a été acceptée.

Partir sans choisir sa destination

Don Václav Klement, qui a été conseiller général pour les missions, m’avait expliqué que ceux qui demandent à partir ne devraient pas indiquer dans leur lettre le pays où ils souhaitent aller : c’est au Recteur Majeur de décider. J’ai suivi son conseil. Après quelques semaines d’attente, don Alfred Maravilla, alors conseiller général pour les missions, m’a annoncé que le Recteur Majeur m’envoyait en Patagonie, en Argentine.

J’ai confié en toute confiance à mes supérieurs le discernement concernant ma destination. Je sais une chose : Dieu me demande de lui donner encore un peu de ma vie. Quant au lieu, je m’en remets à sa grâce.

La préparation et la question de la langue

Pour me préparer à la mission, je n’ai eu que mes quatre années comme délégué à l’animation missionnaire dans ma province et la formation des nouveaux missionnaires en Italie, plus courte que d’habitude en raison de la pandémie. Cette préparation pourrait être enrichie par un séjour préalable d’environ un an dans le pays de destination, afin de vraiment connaître les confrères, la culture et le contexte, sans se limiter aux cours théoriques de la formation : je sais que le secteur des missions y réfléchit et travaille dans ce sens. La langue, en particulier, est une question décisive : elle peut déterminer la réussite ou l’échec d’un missionnaire. Disposer de plus de temps et être davantage immergé dans la langue et la culture avant le départ serait d’une grande aide.

Trois affectations, trois visages de la mission

En Argentine, j’ai reçu trois affectations qui m’ont fait découvrir trois réalités différentes. À La Boca, à Buenos Aires, je me suis surtout consacré à l’apostolat à l’école et, dans une moindre mesure, à la vie paroissiale. C’était ma première affectation : une période de formation, au cœur de la réalité de la capitale, qui m’a aussi permis de m’habituer au climat, à la nourriture et à la manière de faire les choses.

À Villa Regina, dans la province de Río Negro, en Patagonie, j’ai découvert la vie paroissiale et une culture différente de celle de Buenos Aires. J’y ai beaucoup appris sur la manière de faire face aux situations et de travailler avec les gens.

Aujourd’hui, à Don Bosco Itatí, nous travaillons surtout auprès des pauvres des *villas*, ces quartiers informels de la périphérie. Peu à peu, je découvre des réalités plus dures : la pauvreté, la drogue et les conditions de vie difficiles de ceux qui vivent en marge de la ville, des réalités qui frappent si durement les jeunes.

Curé au bout de trois ans

L’année dernière a été exigeante : alors que je n’étais en Argentine que depuis trois ans et que je parvenais à peine à m’exprimer en espagnol, j’ai été nommé curé. La plus grande difficulté a été la communication. Il me semblait trop tôt pour confier un rôle de responsable à un nouveau missionnaire.

Lumières et ombres

La province salésienne d'Argentine Sud (ARS) est pleine de vie : les confrères sont infatigables et présents dans la plupart de nos œuvres, ils vivent avec une grande sobriété et la vie communautaire y est très présente. Le point douloureux, c'est que les vocations à la vie salésienne consacrée sont peu nombreuses. J'ai l'impression que nous, salésiens, ne proposons pas assez explicitement la vocation salésienne aux jeunes que nous servons avec tant de dévouement, de créativité et de joie.

Le pays traverse une crise profonde. L'économie est en grande difficulté, ce qui pèse sur tout le monde : les soucis et les épreuves des pauvres entrent aussi dans nos conversations et dans nos prières.

Une autre réalité qui m'a frappé est la forte sécularisation. Lorsque j'enseignais la catéchèse aux élèves de première au lycée de Villa Regina, j'ai été surpris par le nombre de ceux qui se déclaraient athées ou non croyants. Beaucoup de jeunes ne franchissent pas les portes de l'église, mais participent volontiers à des activités à caractère religieux. La plupart des gens se disent catholiques ou croyants, mais ne pratiquent pas.

Accueil et différences

Les salésiens argentins sont très accueillants : le seul véritable obstacle à l'intégration des missionnaires est la langue. Quelques difficultés sont dues aux différences de caractère, mais, dans l'ensemble, je me suis senti bien traité et accompagné. Les gens aussi m'ont accueilli, quoique différemment selon les endroits. À Buenos Aires, la culture est plus ouverte, grâce à la grande diversité des personnes et des cultures présentes dans la ville ; en Patagonie, elle est un peu plus fermée, peut-être en raison de la faible population et de la concentration de certains groupes ethniques dans certaines provinces. En province, enfin, les gens me semblent plus religieux et plus attachés aux traditions qu'en ville.

Relire ensemble notre expérience

Cette année, j’ai eu le privilège de participer à Montevideo, en Uruguay, à une rencontre de formation destinée aux missionnaires salésiens envoyés ces dernières années sur le continent américain. Rencontrer les confrères plus jeunes m’a fait apprécier la générosité des salésiens du monde entier. Je comprends bien leurs difficultés liées à la culture et à la langue, car je les ai moi aussi connues au cours de mes premières années.

J’ai profité des moments de silence et de prière personnelle pour relire mon expérience, avec ses lumières et ses difficultés. J’ai également essayé de la partager avec les autres missionnaires, afin qu’ils puissent en tirer quelque chose, et j’ai écouté leurs récits, qui ont été pour moi une source d’inspiration.

Je me souviens que, pendant ma troisième année, j’ai pu participer à la formation à l’inculturation organisée à Córdoba avec les clarétains. Ce fut pour moi une profonde rencontre spirituelle : elle m’a offert un espace où partager et repenser mon expérience – en anglais aussi – avec des missionnaires d’autres congrégations. J’ai découvert les différentes réalités et cultures de l’Argentine, ce qui m’a aidé à donner un sens à ce que je ressentais à Buenos Aires et dans le Río Negro. À Montevideo, j’ai constaté le même effet chez les nouveaux missionnaires, qui ont pu exprimer les défis liés à la culture, à la vie avec les confrères et à leurs propres luttes intérieures. Un espace nous a été offert pour dire ce que nous portons en nous et le repenser sereinement, dans la prière et la fraternité.

Les défis de demain

À mon avis, la sécularisation croissante et l’intelligence artificielle sont les défis qui attendent les missionnaires salésiens en Argentine et, je crois, dans le monde entier. Il ne sera pas moins difficile de susciter chez les jeunes, et même chez nos confrères, le désir de devenir missionnaires.

À tous les lecteurs du Bulletin salésien en ligne : merci du temps que vous consacrez à nos cheminements dans la foi, alors que nous répondons chaque jour à l’appel de la mission ! Que votre cœur, lui aussi, s’ouvre à l’appel de Dieu à être missionnaires à votre manière, et que votre vie soit un chemin qui vous conduise à servir les autres, surtout les pauvres, et à rencontrer le Dieu qui nous aime d’un amour éternel. Que Dieu vous bénisse toujours !

Marco Fulgaro